

**CARNET
D'UN AUTEUR**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9781760577339

Carnet d'un auteur by Alfred Erny

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

ALFRED ERNY

**CARNET
D'UN AUTEUR**

CARNET D'UN AUTEUR

Ce volume n'a été tiré qu'à deux cents exemplaires

ALFRED ERNY

Carnet

d'un

Auteur



PARIS

H. DARAGON, ÉDITEUR

30, rue Duperré, 30

1904

CARNET D'UN AUTEUR

Mes plus anciens souvenirs de théâtre remontent à la connaissance que je fis de Michel Carré. Nous restâmes très bons amis jusqu'à sa mort, qui arriva quelque temps avant la guerre.

Il avait recueilli un chien errant qu'il avait appelé Mouck, d'après un personnage de la pièce *la Statue*, musique d'E. Reyer; le chien lui était *tellement attaché qu'à la mort de Michel Carré il se laissa mourir de faim*. Exemple touchant que ne suivent pas toujours les êtres humains; en quoi ils ont bien raison, car ce serait beaucoup exiger de nos amis ou de nos parents, qu'ils se laissassent périr parce que la mort nous a pris.

Michel Carré avait entraîné Ambroise

Thomas à acheter une petite propriété à Argenteuil, près de la sienne, afin de l'avoir sous la main, probablement, en cas de livrets disponibles. Carré me parlait souvent de Gustave Planche, Azevedo et autres critiques qui éreintaient fortement Gounod et sa musique. Ça l'exaspérait. Plus tard, me disait-il, on jouera ça comme du Mozart. *Se non e vero, e ben trovato.*

On m'a dit que Michel Carré, lorsqu'on lui apportait un manuscrit, le lisait avec soin... S'il avait quelque valeur, il le gardait indéfiniment chez lui ; si, au contraire, le manuscrit lui paraissait mauvais, il s'empressait de le rendre à l'auteur, avec force compliments. Mais cette histoire est-elle vraie ? Pour ma part, je ne puis dire qu'une chose, c'est que deux ou trois mois avant sa mort, je lui remis le manuscrit d'une comédie en un acte et en vers : *les Cousins ou Est-elle mariée ?* et que jamais je n'ai pu remettre la main sur ce manuscrit. Labiche, auquel j'en parlai, me dit d'un ton gouailleur : « Quelle perte pour la postérité ! » Je

n'en regrettais pas moins mon manuscrit, car c'est la seule comédie en vers que j'ai jamais faite, et les vers étaient fort bien venus, m'ont affirmé des gens qui n'avaient pas besoin de moi. De plus, la pièce avait eu un rapport très favorable de lecture au Gymnase; mais Montigny, pour diverses raisons, remit toujours à me jouer. Et pourtant à cette époque on ne portait que fort rarement des pièces en vers au Gymnase; et Montigny aimait assez les vers qu'il appelait : la langue des dieux!! Tout le temps la guigne m'a desservi au Théâtre... à d'autres, elle sert, comme à Ferrier, qui plus il avait de fours, plus il était joué.

J'allais tous les ans à Arromanches, où je fis plus ample connaissance avec Delacour, qui devint un de mes meilleurs amis et collaborateurs. C'est Michel Carré qui m'avait recommandé à lui; je lui avais montré plusieurs opéras comiques; mais ayant vu ensuite un petit acte de moi, il me dit : « Les livrets ne sont pas du tout votre affaire, faites donc des vaudevilles et des comédies,

vous êtes né pour ça. » A Arromanches se réunissait, à cette époque, toute une pléiade d'auteurs, directeurs et même acteurs. Il y avait les Dormenil père et fils, Hippolyte Coignard, Choler, Delacour, Siraudin et quelquefois Busnach. Une fois Gil Perez vint, et en me promenant avec lui je constatai de telles bizarreries que plus tard je ne fus pas étonné quand on m'apprit sa folie. Lui et Brebant, en revenant d'un déjeuner très arrosé à Courseulle, se mirent à se battre, et Gil Perez faillit être jeté hors de sa voiture.

On jouait beaucoup au whist chez Léon Dormenil, et le soir à la roulette. Siraudin, qui était un enragé joueur, avait adopté une expression un peu rabelaisienne, ou même Armand Silvestresque, mais si drôle que je tiens à la rappeler. Quand Siraudin allait dans un de ces endroits où la nécessité naturelle nous force à nous rendre, où le peuple dit que le roi va à pied, il appelait ça : jouer le zéro en plein. C'est à Arromanches que s'ébaucha ma collaboration avec Delacour par une pièce en trois actes : *la Roulette*,